

8Z  
57393



PATRICK BEURARD-VALDOYE

# Allemandes

Éditions **mem**/Arte Facts

# Allemandes

87

80'2

54393

Almanack

PATRICK | BEURARD-VALDOYE

86  
N.22

# Allemandes



*publié avec le concours du Centre National des Lettres*

Éditions **mem**/Arte Facts  
Lyon 1985



01 - 27-12-1985 - 36734

PATRICK BURRARD-YALDOYE

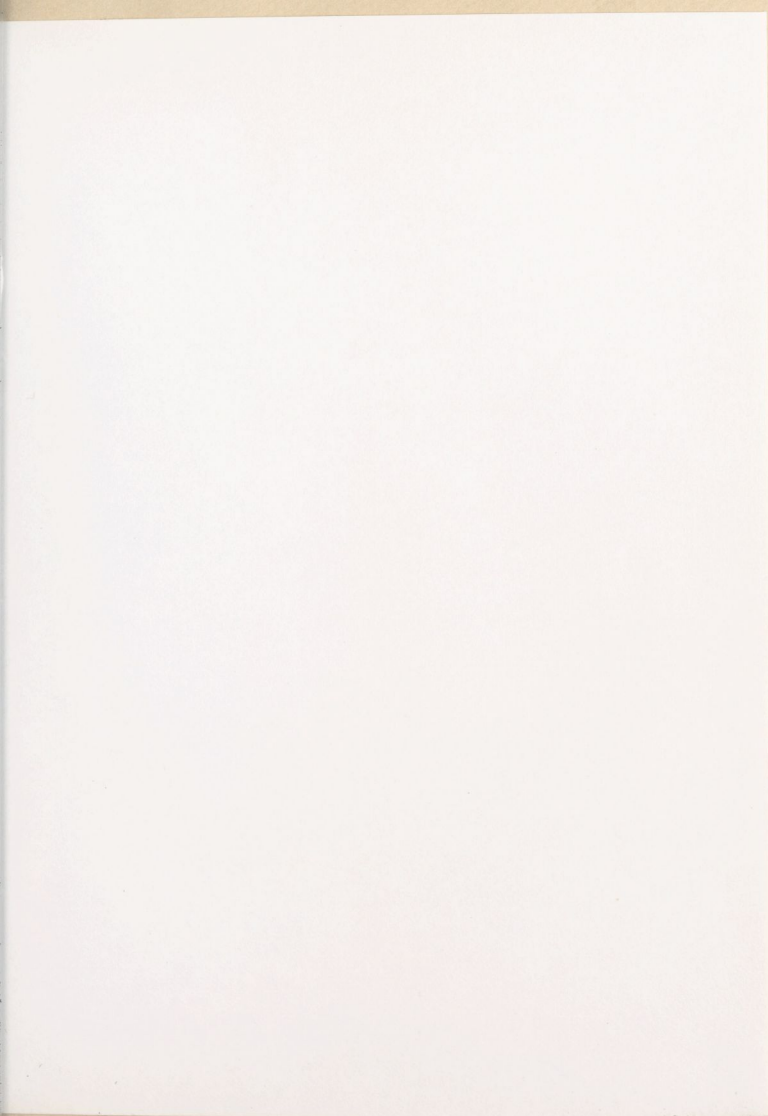
Allemandes



en couverture : *Allemande* de Catherine Loth : peinture  
sur papier recyclé du manuscrit original d'*Allemandes*  
(photo : Blaise Adilon)

© Ed. mem/Arte Facts, 1985

ISBN 2-904546-05-7





*Ma détermination, pleine d'audace  
(Prélude)*





La détermination précise d'indices  
(révisé)



Tennstedt

Sophie,

Je suis né en Mars et quoi que vous puissiez dire désormais, sachez combien Sophie m'est indispensable. Que votre absence me pèse (vous et l'absence) j'ai le plus besoin de vous.

Ne croyez pas que je vous adresse quelque reproche. Je n'accuse personne et vous savez également combien je m'emporte parfois contre la fatalité.

Mes mots sont douloureux. Vous êtes partie comme un coup de foudre et j'aimerais découvrir les mots utiles ; que vous reveniez, sur votre décision, à moi. A moi que Sophie soit, que je veux attendre ; attendre sur vous. Aucun mot n'est-il assez savant ?

L'idée de vous rejoindre me hante souvent. Vous avez naturellement raison de m'en dissuader. Mais je ne crois guère que cela constituerait une facilité, en voulez-vous pour preuve ce qu'il m'en coûte d'agir (de décider) tant depuis ma naissance

l'impuissance me pénètre, langoureuse, qui chaque jour me meurtrit.

L'élan vital me fait défaut, même me nourrir est devenu douloureux (revoquez-vous nos « repas d'abondance » ?), c'est de vous que j'aspire à me nourrir, Sophie est ma substance, vous me sustentez (votre becquetance). Votre nourriture m'est.

Mon unique virilité s'attache à découvrir ce que vous êtes, à l'extraire et le restituer marqué à votre emblème, Sophie, pour que « cela » vous appartienne (qu'un jour vous me possédiez) puisque voilà ma seule espérance d'être un jour Sophie.

Tennstedt

Sophie, ma bien-aimée,

J'ai bien travaillé ce matin. Les élans sensuels s'étaient rapidement dissipés, allègre, j'ai bien avancé, profondément concentré. En ces instants je vous suis le plus infidèle, je n'en suis pas moins digne, j'assume avec confiance mes états précieux avec la conviction que vous m'êtes présente, en train de guider ma conduite, ou mon stylo (je me trompe exprès de stylo prenant celui de nacre bleue que vous adoriez tant).

Si Sophie à elle-même s'écrit, c'est encore mon unique procédé à me fondre en vous.

Presque coupable de cette matinée sans vous, je mets la musique, et, nous l'avons tant fait, nous assistons à la représentation de notre opéra. Je est tu, il y a Sophie et le reste n'est plus, tout lui est dû, même ma détermination à vous être fidèle.

Vous me fournissez les ultimes ressources qui m'empêchent de faillir, vous me retenez, vous me portez. Vous me privez de la force nécessaire à me précipiter dans l'état voulu. Pourquoi m'interdire de vous rejoindre ?

Je n'ai rien à faire hormis garder ma blessure ouverte. Le jour s'éternise, s'étire à n'en plus finir, grignotant mes nuits où j'ai le sentiment de vivre.

Vous le voyez, l'activité déjà inhabituelle, ne dure que l'instant suffisant à mettre en place votre humeur. A me mettre votre humeur, en ma place.

J'aime votre écriture. Vos lettres sont pointues, formées avec avidité, vous semblez quérir le plaisir au travers de la rigueur, par votre assiduité à faire les choses « convenablement », comme toujours. Vous êtes scolaire si vous m'écrivez. Ou bien vous faites semblant.

Et je fais ressemblant. J'aime votre écriture ; mes lettres plus rondes, pointues le deviennent, vous guidez ma main en train de vous écrire, ainsi, ainsi. J'ai à cœur d'être bon élève et de vous battre en classe, battre mon maître. Battre mon modèle est mon ambition, battre mon maître est mon objectif pour davantage lui être semblable, car pour ce faire il devra me battre, me châtier pour que ça rentre mieux.

Sophie, il faudra me battre.

Tennstedt

Sophie,

Je ne peux vous écrire que des lettres, sans en-tête je ne peux vous écrire (de lettre). Sans vous nommer je ne vous entame pas, sans ce nom appelé vous n'existez pas. Et vous êtes lettre morte.

Il m'arrive de penser que je vous écris à l'« autre ». Comme si vous n'existiez pas, je ne vous aurais pas nommée et j'écrirais à l'inconnu. Et je n'y parviendrais pas, tant écrire sans nommer est mystérieux. J'écrirais l'« autre », j'écrirais SOPHIE par

exemple (par l'exemple), je vous écrirais pour montrer l'exemple.

Vous me répondez et vous n'existez pas.

Sophie, il est des moments où je crois vous perdre. Rien, seulement quelques lettres, ne nous lie plus. C'est un peu comme deux étoiles qui s'éloignent indéfiniment dans la nuit : leur éclat s'affaiblit jusqu'au « jour » où leur soleil n'a plus assez de puissance.

Que le jour m'effraie ! Chaque réveil demeure cet impossible qui risque de nous toucher, car trop loin nous sommes, car cette puissance qui mutuellement nous anime me réchauffe de moins en moins. Vous détenez la lumière que vous distribuez à votre guise. Toujours vous me rendez plus soumis. J'aimerais que vous me réchauffiez, que vous me couvriez. Que vous me combliez ; que vous me montiez.

Une barrière nous divise (l'objet de notre éloignement). Suis-je le seul en mesure de franchir « ce » qui m'entraînerait naturellement à vous, cette petite mort qui nous rallierait ? Et pourtant, à deux doigts d'accomplir le geste, vous me retenez, vous prolongez l'attente.

J'attends sur vous, que vous veniez me prendre. De l'autre côté vous n'en pouvez tenir.

Vous n'en reviendrez pas : je suis allé à votre rencontre, cet après-midi, dans la forêt. A chaque tournant j'escomptais que de l'invisible vous débourquiez. Vous voir née d'un arbre est ma chance d'atteindre mes mots, Sophie, les coucher sur vous, et par-dessous, c'est ce canal par lequel remonter à la genèse.

Sophie, ma bien-aimée,

Sans doute vous interrogez-vous sur ma vie présente ? Mes lettres ne restituent qu'un court fragment de ce qui paraît parfois bien long. Pensez-vous que je ne révèle pas l'essentiel ? Quand bien même je déclare mon amour, j'oublierais de décrire mes états qui me lient à l'« autre » ?

Vous avez sans cesse blâmé le perfide. Sachez alors que je n'ai d'aucune manière été indigne de vous. Et que si, par la volonté divine, j'en venais à vous être infidèle, le cacher serait insupportable. Sitôt je vous en ferais l'aveu. En fin de compte, mes mots vous assureraient de la validité de ce qui a précédé.

Sophie, nous ne nous serions jamais vus. Correspondre, telle est notre tâche, exclusive. J'oublie votre image et l'encre qui inonde votre visage. Ainsi, cette beauté dissipée me mène à vous avec moins de force virile. Moins intime, émanation d'une grâce toute sereine, SOPHIE, dans votre totalité, qu'avec courage je peux affronter et qui contente mes désirs impossibles.

Encore aujourd'hui il a neigé sur les arbres déjà bourgeonnants, hélas noirs. Bien que la couche fût fine et éphémère, mes yeux en étaient éblouis (tant de lumière, insupportable).

Et quelques fois vous souhaiteriez m'empêcher d'écrire. Je le sais, comme si vous me l'aviez dit. Aussi, pour vous surprendre, aimerais-je téléphoner. Vous ne sauriez m'en priver ; d'ailleurs, vous me laisseriez parler : la parole guérit l'écrit (aucune empreinte ne subsiste).

(Car l'écrit est vrai. A peine plus affranchie qu'une ronde bosse, ainsi es-tu vraie et le reste...)

J'écrirai aussi longtemps que vous répondrez. Un signe de vous, fût-il insaisissable, lueur qui me réanime.

Sophie, vous taire serait une bévue et vous ne vous débarasserez pas de moi de la sorte. Bien au contraire : en ne vous écrivant plus, aurais-je une seule raison à ne pas vous rejoindre sur le champ ?

Mes mots visent à vous convaincre (à vous vaincre, visée). J'ai à cœur de vous faire taire, taire votre nom, et que cela fût, avec vous seuls vos mots prendraient de l'importance, et les miens seraient au féminin, aucun dialogue ne serait plus, et ces mots, l'un en l'autre, conjoints et sans distinction, sans sexe, notre succès, notre silence.

Tennstedt

Ma Sophie,

Ce matin un papillon frappait le verre ou s'y fracassait la tête, conduit irrésolument vers la lumière, s'opiniâtrant contre la vitre, la mauvaise. Cela faisait un tel vacarme — vous imaginez-vous, ces bruits de chiquenaude ? — qu'il m'a réveillé.

Il s'était constitué prisonnier (piégé par la porte-fenêtre, entr'ouverte depuis la veille au soir, probablement séduit par les géraniums du balcon). Pouvais-je, d'aucune façon, l'aider ? Le toucher était le condamner.

Condamné il l'était quoi qu'il en soit (la fenêtre ouverte ne savait l'attirer, à l'ombre). J'essayais, en vain, de le lui faire comprendre — la télépathie, voyez-vous ?

Vos lumière et fleurs me font votre prisonnier. Je tente désespérément de vous rejoindre, vous souhaitez mon échec, car, prétendez-vous, je suis conçu pour m'ébattre de l'autre côté (votre lumière m'attire et me trompe, et la nuit devient mon seul complice).

Il y a notre télépathie. Notre correspondance.

Pourquoi ne pas nous rejoindre par téléphone ? Votre voix est si douce. Son timbre si grave que j'aimerais reconnaître (oubliez-vous comme nous nous connaissons autrement) nous

C'est du Nord-Est de l'Europe, en direction du Sud-Ouest, que s'engage le voyage où chaque balise nous renvoie en de nouveaux lieux, au fil de l'expérience et du franchissement des clichés, jusqu'à ce que la terre enfin, frontalière, nous devienne familière. L'itinéraire démarre avec la complicité d'écrivains qui ont naguère jalonné les lectures de l'auteur (Novalis, Kafka, Büchner, H. der Vogler, Goethe et Lenz, H. Sachs) et se poursuit aux côtés de certaines de leurs proches ou héroïnes. Les Allemandes, affranchies de leur tuteur, réfléchissent ce regard *welche* sur l'aire germanique.

Cette traversée est l'occasion d'élargir les frontières de notre langue, en particulier par l'usage de « mots-trouvés » puisés dans la langue, les dialectes allemands, puis français. Ces mots, par leur altération, témoignent de l'histoire le long de cette ligne de tension et d'influences entre langues romane et germanique. La déformation des mots opère une véritable fascination qui entrave le récit, invite à la création de mots et à un renouvellement syntaxique. Contaminant les noms, elle finit par ronger le nom propre.

Et nous ne devrions pas perdre de vue que l'Allemagne est aussi musicienne.



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

